

Solitaires ou Solidaires



Alors que le sentiment d'appartenance paraît être encore puissant dans nos sociétés (supporters de clubs de foot, associations, mais aussi "églises", sectes, nazisme, fascisme, ons eigen volk), la solidarité, l' "ensemble", semble disparaître. Il est vrai que, depuis un demi-siècle en Europe, l'attitude du "chacun pour soi" est inculquée de plus en plus massivement par les médias dominants (télévisions, journaux, littérature, chansons, "cocooning").

Alors qu'au début des années 70, la démocratie, le front, la collectivité étaient au centre des préoccupations et des revendications, aujourd'hui cela paraît de la vieille histoire dépassée. Est-ce vrai ? Si c'est vrai, est-ce universel ? Si c'est vrai, de quels processus est-ce le résultat ? Si c'est vrai, y a-t-il eu volonté délibérée d'en arriver là et qui l'a exercée ? Est-ce faux ? Si c'est faux, la solidarité prend-elle d'autres formes, se manifeste-t-elle autrement ?

C'est partant de ces quelques constats, de ces questions dont une plus pointue encore, comment se fait-il que la première crise boursière du monde moderne (1847-48) ait provoqué des révolutions dans tous les pays d'Europe (à l'exception des royaumes belge et britannique) et que la dernière crise boursière (2008), plus grave, n'ait soulevé qu'une discrète indignation. Nous avons donc invité les auteurs à partager leur point de vue sur la situation.

Dossier coordonné par Gérard de SELYS
secouezvouslesidees@cesep.be

Chair et os demain par Gérard de SELYS p.2
Silence ! ou Le silence des hobereaux par Gérard de SELYS p.4
Mots croisés par Yves YSELS p.6
La fin de l'histoire Jules BEHR p.8

Articulations

N°43

Centre Socialiste d'Éducation Permanente

RPM Nivelles 0418.309.134. P701314

rue de Charleroi, 47 - 1400 Nivelles

tél. : 067 / 89 08 66 - 067 / 21 94 68 - fax : 067 / 21 00 97 - Courriel : infos@cesep.be

Articulations

Articulations est un dossier composé d'interviews, d'analyses contribuant aux débats traversant l'actualité politique, sociale, culturelle et économique.

Des points de vue contradictoires d'acteurs ou d'observateurs impliqués de près qui permettent à chacun de se forger ses propres convictions et de se mêler de ces questions qui nous concernent tous.

Toutes nos analyses sont disponibles sur www.cesep.be

Chair et os demain

Utopie aujourd'hui, chair et os demain.

Victor Hugo

Il y a actuellement 70.000 conflits sociaux chaque année en Chine, soit près de deux cents par jour. Sous un régime réputé avoir une main de fer avec opposants et contestataires, c'est beaucoup. Cela montre en tout cas que la mobilisation est encore possible quelque part dans le monde.

Dans les pays industrialisés occidentaux, l'idéologie dominante défend le chacun pour soi, la concurrence entre personnes et l'abandon de la vie publique présentée comme trop complexe et n'étant que l'affaire de quelques-uns. Cette idéologie très ancienne, mais appuyée aujourd'hui sur de soi-disant concepts scientifiques tels que la "sélection naturelle" de Darwin (1859), nous est assénée chaque jour par les médias, le discours politique, la publicité, le cinéma et la littérature (à de notables mais trop rares exceptions près). Comme, depuis la révolution française, nous sommes entrés dans "l'âge de la raison", les arguments scientifiques sont déterminants pour étayer les fondements d'une idéologie. Les possédants, les riches, la classe dominante, confrontés depuis toujours aux révoltes et protestations des dominés, se sont emparé goulûment des développements des recherches scientifiques. Darwin en a fait les frais avec la falsification de ses découvertes sur la sélection naturelle, Mendelⁱ (1865 : Recherches sur des hybrides végétaux) également, avec le détournement de ses recherches et découvertes sur la génétique. Les travaux du premier ont servi à la classe dominante pour élaborer la théorie du "darwinisme social" tendant à prouver que l'existence de classes, l'une dominante, l'autre dominée, était "naturelle" et justifiait l'exploitation de l'homme par l'homme, l'asservissement des "naturellement" faibles par les "naturellement" forts.

L'essentiel étant, par ces "preuves" de décourager toute révolte, à quoi bon se révolter contre l'ordre "naturel" des choses ? La génétique fut détournée plus massivement encore, des pseudo-scientifiques tendant aujourd'hui encoreⁱⁱ à prouver que nous portons en nous les gènes déterminant ce que nous sommes : faibles ou forts, exploités ou exploités. Encore une fois, pourquoi protester, se révolter ou se soulever contre quelque chose d'aussi important, solide et moderne que la génétique ?

Tout aussi vicieuses sont les conclusions des "recherches" biaisées, voire falsifiées de certains éthologistes (étudiant les comportements des espèces animales dans leur milieu naturel)ⁱⁱⁱ tels que le célèbre Konrad Lorenz affirmant qu'une société humaine a les mêmes comportements qu'une société animale : instinct de lutte, domination par la force, cohésion du groupe sous l'autorité d'une élite, le peuple ayant instinctivement l'esprit de troupeau docile et besoin de meneurs.



L'abondante littérature "scientifique" produite par ces "chercheurs" a été largement vulgarisée et diffusée par les médias du monde. Ainsi, alors qu'on n'en parlait que dans les milieux hyper spécialisés il y a cinquante ans, tout le monde a entendu aujourd'hui parler de gènes, d'ADN et de génétique. Un argument se basant sur la "génétique" paraît donc sérieux et irréfutable. Nous baissions la tête, confus d'avoir sincèrement cru que tous les hommes étaient égaux, et ne bougeons plus.

Tout récemment, cependant, ont commencé à apparaître les résultats d'observations de biologistes et de zoologistes selon lesquelles la nature offre moins le spectacle de l'adversité que celui de la solidarité. Et, plus encore, montrant que cette solidarité est essentielle à la survie d'une espèce, qu'elle soit animale ou végétale. Et, plus encore, qu'elle n'affecte pas que les individus d'une même espèce entre eux, mais est répandue largement dans les domaines animal et végétal entre plusieurs espèces distinctes. Et que, mieux encore, certaines espèces ne peuvent pas (sur)vivre sans l'intervention d'une autre espèce. Voilà qui transforme un peu le paysage. Ces observations et découvertes, qui vont totalement à contre-courant de l'idéologie dominante, ne font pas encore la une des journaux (et pour cause, elle est contraire à leur idéologie) mais elles font leur petit bonhomme de chemin. Elles se répandent par des vecteurs médiatiques alternatifs (Internet) et, au compte-goutte, chez les éditeurs.

Articulations

Ainsi, l'on sait maintenant, que certains végétaux s'écartent de leur voisin d'une autre espèce pour lui laisser plus de lumière, ou au contraire, couvrent un voisin aimant l'ombre de leurs ramures, on sait que, sans champignons dans le sol, il n'y aurait pas une plante, pas un arbre sur terre, que ces champignons (qui ne sont pas des végétaux), par exemple, transportent les éléments dont les racines d'un arbre ont besoin à partir des racines d'un arbre d'une autre espèce qui les accumule en excès. Tout le monde sait l'importance des abeilles (insectes) pour la pollinisation et, donc, la reproduction des plantes (végétaux), 80% de l'alimentation humaine provenant de plantes butinées. On sait moins que c'est l'association (la coopération) entre atomes puis molécules constituées d'atomes qui a donné la vie sur terre. Il y a interaction et coopération constante entre les individus d'une même espèce, entre des milliers d'espèces différentes, entre des milliers d'espèces de règnes (règne minéral, végétal, animal) différents^{iv}.

Il apparaît donc que, contrairement au discours dominant qui nous est martelé depuis un siècle et demi, le monde auquel nous appartenons est plus le fruit de coopérations que de compétitions. " Tout commence par la coopération : elle a donné la molécule d'eau, les premières molécules constitutives de la matière vivante, les premières cellules et les premiers récifs. (...) La coopération est bel et bien le principe fondateur, le moteur de la vie. (...) Le capitalisme sauvage, la mondialisation ultralibérale, fondés sur une concurrence à tout crin, ignorent les coopérations. La compétition à mort pour se tailler des parts du marché est leur maître mot.^v "

Bon, que fait-on avec tout ça maintenant ?

Eh bien, d'abord prendre conscience qu'on tente de nous faire jouer un bien médiocre rôle dans une très mauvaise et sinistre pièce depuis longtemps. Puis, réhabiliter les concepts de solidarité, d'empathie et de confiance. Sinon parce que la solidarité détermine la survie de notre espèce, du moins par éthique et respect. Enfin, se rendre compte que cette solidarité, qui n'a jamais fait défaut dans l'humanité quelles que soient les avanies et misères qu'on lui a fait subir (voir p.10) est le seul mode de vie collectif viable et qu'il n'est pas tant question de survie et d'éthique que de bonheur. Utopique ? Oui, délibérément ! Mais si nous ne tendons pas de toutes nos forces et nos consciences à essayer de réaliser cette utopie, l'espèce humaine risque de disparaître à très court terme. Pour des raisons d'enrichissements personnels de quelques-uns, en effet, elle continue à réchauffer l'atmosphère et, si rien n'est fait, le résultat sera à la mesure de l'extinction des grands sauriens. Reste donc la mobilisation.

Gérard de SELYS

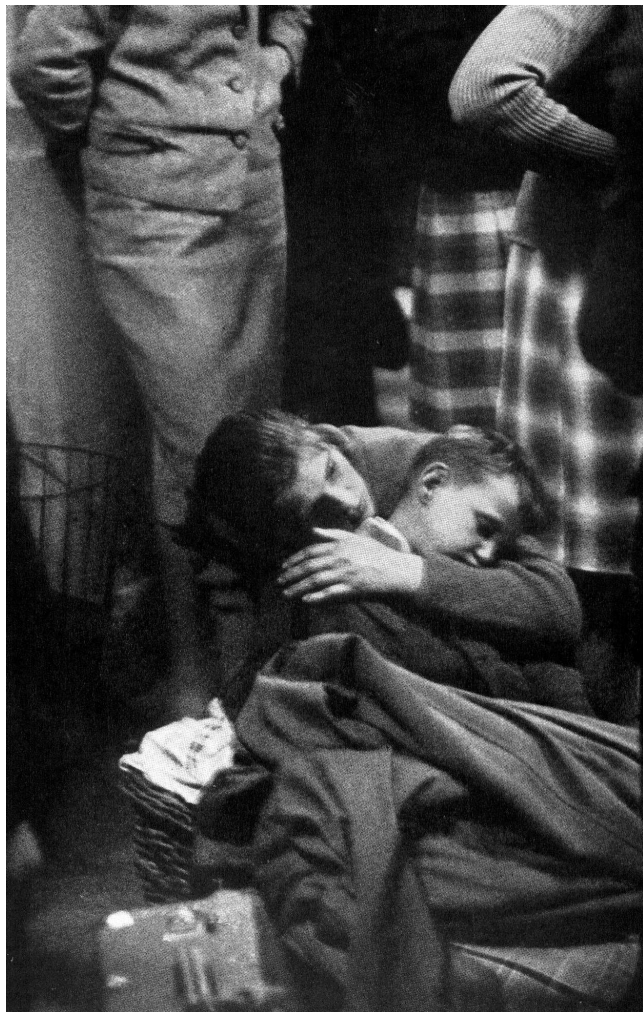
i : A commencer par son ami le biologiste Thomas Huxley, pour qui le monde animal était un " spectacle de gladiateurs ", la nature " tout entière égoïste " et " fondamentalement amoral ". Sa théorie a été précieuse pour l'élaboration de la théorie libérale fondée sur la concurrence.

ii : Philippe Rushton, Charles Murray, Richard Lynn, Mark Snydermann ou encore Arthur R. Jensen de l'Université de Berkeley soutiennent que " génétiquement " les noirs sont moins intelligents que les blancs qui, eux-mêmes, le sont (un peu) moins que les Asiatiques.

iii : Konrad Lorenz, E.O Wilson, J. Soury, G. Vacher, D. Le Bon etc... sont à l'origine de la justification scientifique de l'eugénisme nazi.

iv : Voir " La solidarité chez les plantes, les animaux, les humains ", de Jean-Marie Pelt, Livre de poche 30597

v : Ibidem



Silence ! ou Le silence des hobereaux

*L'homme heureux ne se sent bien que parce
que les malheureux portent leur fardeau en silence.
Sans ce silence, ce bonheur ne serait pas possible. Anton Tchekhov*

Octobre 2008 : les principales banques belges s'écroulent à l'occasion d'une crise boursière mondiale sans précédent. Elles ne sont sauvées de justesse de la faillite que parce que le gouvernement éponge leurs dettes colossales. Comme il est arrivé pratiquement la même chose dans tous les pays d'Europe, tous les gouvernements européens se trouvent en difficulté financière et certains plus que d'autres. Ils décident alors de faire payer leurs gigantesques dépenses, dues au remboursement de la dette de leurs banques, par le peuple. C'est le gouvernement grec qui commence : réduction générale des salaires, des pensions, du remboursement des soins de santé, augmentation de la TVA et des impôts, réduction drastique des budgets scolaires, universitaires, sociaux et culturels. Aussitôt, les Grecs descendent dans la rue dans toutes les villes du pays. Les manifestations succèdent aux manifestations, les grèves aux grèves pendant des mois, mais rien n'y fait, les mesures gouvernementales sont votées au parlement. Le gouvernement grec spolie ainsi la masse des citoyens grecs parce qu'il a aidé les banques des riches et les citoyens grecs retournent dans leurs maisons bien sagement. Le même processus s'est vu en Espagne, au Portugal et, partiellement, en France. Crise, dette, mesures contre le peuple, manifestations, mesures imposées, calme.

En 1848, la première grande crise boursière du système capitaliste avait déclenché une révolution dans tous les pays d'Europe (sauf dans les royaumes de Belgique et de Grande-Bretagne). Que s'est-il passé en 160 ans ? Les peuples se sont-ils endormis ? Les gens sont-ils devenus couards, lâches, amorphes, mous, peureux, pleutres et timorés ? Et, si c'est le cas, le sont-ils partout et tout le temps ?

Es-tu, lecteur, devenu couard, lâche, amorphe, mou, peureux, pleutre et timoré ? Il se dit, lecteur, que tu n'aimes que toi-même, que le voisin, tu n'en as rien à faire, que l'étranger encore moins et que tu ne réponds que par " vas te faire... ! " à ceux qui te demandent de les rejoindre. Vrai ?

Bien sûr que non.

On sait que ces 160 ans qui nous séparent des révolutions de 1848 ont connu de multiples révolutions, d'innombrables grèves, de nombreux mouvements populaires, parfois armés, et que tous ces mouvements ont profondément transformé la société industrielle et même, avec les guerres de décolonisation, la géographie du monde.

Certains ont tendance à expliquer l'apparent manque de réactions des sociétés actuelles par leur " embourgeoisement ". De plus en plus d'entre-nous ayant accès à la propriété (maison, automobile, machine à laver etc...) nous aurions une tendance de plus en plus générale à ne pas mettre notre statut en péril et à rentrer la tête dans les épaules face à tout danger. Et il est vrai que certaines des têtes pensantes du capitalisme ont ouvertement planifié l'accès à la propriété pour les prolétaires comme moyen de les coincer dans l'immobilisme (" ils ne feront pas grève s'ils prennent le risque de ne plus pouvoir rembourser les traites de leur maison ").

D'autres expliquent cette passivité par le poids écrasant de la " propagande " constante de " l'idéologie dominante " assénée en permanence par les médias appartenant pour la plupart aux partisans, propagateurs et défenseurs de cette idéologie, l'idéologie capitaliste. Alors, comment expliquer qu'en 1995, après un mois de grève générale des transports publics en France, mois au cours duquel pratiquement tous les médias insultèrent sans relâche les grévistes et les accusèrent quotidiennement de prendre les Français en otages, une enquête révéla que 65% des " otages " français soutenaient les grévistes ? Comment expliquer alors qu'en été et en automne 1960, les médias belges vantaient la " sagesse " des syndicats qui s'apprêtaient à accepter de lourdes mesures anti-populaires préparées par le gouvernement et se réjouissaient de l'apathie des belges, la Belgique connut pendant les mois de décembre et de janvier une grève à ce point dure et insurrectionnelle qu'elle obligea le gouvernement à faire appel à l'armée avant de démissionner. Comment concevoir la cécité du gouvernement et des médias français, le rédacteur en chef du plus prestigieux d'entre eux, le quotidien Le Monde, écrivant que les étudiants français n'étaient préoccupés que de sexe la veille de l'édification de la première barricade de Paris, premier signe visible du fameux soulèvement étudiant (rejoint massivement par les ouvriers) de mai 68 ?

La vision des médias et de leurs propriétaires reflète-t-elle la réalité ? On sait déjà que non. Est-ce parce qu'il n'y a aucune " émotion " (terme ancien pour signifier révolte ou révolution) d'envergure dans les rues qu'il n'y a pas d'émotions dans les têtes ? On peut en douter. On doit en douter d'autant plus que la dernière arme des médias du pouvoir-dominant est l'occultation, la dissimulation, le mensonge par omission. Quand l'auteur de cet article est entré à la RTBF en 1972, l'agence France presse (AFP) publiait une rubrique " économique et

Articulations

sociale " quotidienne dans laquelle elle relatait systématiquement les principaux conflits sociaux éclatant ou se déroulant dans le monde.

Je reprenais tout aussi systématiquement ces informations dans les journaux parlés que je lisais à l'antenne. Et cela dérangeait fort la hiérarchie. Trente ans plus tard, cette rubrique de l'AFP n'existait plus. Pourquoi ? Parce le sentiment d'appartenance, l'identification à d'autres, ne pas se sentir seul est important, fondamental. Et que supprimer ces sentiments dans la masse des gens est tout aussi fondamental pour les dominants. Faire croire aux révoltés qu'ils sont seuls et isolés, c'est une manière de les anéantir. Un moyen sûr de les décourager. Trois exemples.

De janvier à juin 1996, les enseignants de la Communauté française de Belgique mènent une des plus longues et des plus remarquables grèves qu'ait connues le pays. La revendication des enseignants n'est pas seulement de s'opposer au licenciement de trois mille d'entre eux mais, surtout, ils exigent plus de moyens financiers pour l'éducation. Les " responsables " politiques d'alors leur rétorquaient inlassablement que leurs revendications (plus d'argent pour l'enseignement) étaient utopiques et que, par les temps " difficiles " que tous les pays traversaient, personne ne rouspétait, ailleurs, face aux " indispensables " mesures d'austérité analogues prises à l'étranger. Les enseignants francophones de Belgique étaient présentés comme des rêveurs aussi isolés qu'insolents à l'égard de la " raison ". Aucun média belge ne parla, alors, des manifestations massives de lycéens et d'enseignants italiens réclamant au même moment la même chose que les enseignants belges, des longues grèves concomitantes des universités brésiliennes et de l'université de Mexico pour les mêmes raisons ou de l'agitation croissante des enseignants et lycéens français qui allait aboutir, trois ans plus tard à la démission forcée du ministre français de l'Education qui voulait imposer une " cure d'amaigrissement drastique " à ses établissements scolaires et universitaires. Le sentiment d'isolement des enseignants francophones belges a été déterminant dans l'échec de leur mouvement.

Alors qu'après la " chute du mur " et " l'effondrement du communisme " certains clamaient déjà la " fin de l'histoire " (puisque ne restait que le capitalisme) le monde fut stupéfait de voir septante mille manifestants occuper, en 1999, la ville de Seattle pendant toute la durée des négociations internationales qui devaient créer l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC), organisation devant devenir le gouvernement mondial de l'exploitation des plus faibles. Les médias, unanimes, condamnèrent ces " violents trublions " qui empêchaient le monde de progresser et passèrent sous silence que les plus grands syndicats des Etats-Unis figuraient parmi les organisateurs de la révolte. Ils prédirent l'essoufflement immédiat du mouvement. Plus stupéfait encore de voir deux cent mille personnes, jeunes pour la plupart, occuper, deux ans plus tard, la ville Italienne de Gènes où se déroulait une réunion des huit pays les plus riches du monde (G8). Les médias stigmatisèrent massivement les jeunes " backbusters " sans montrer le soutien massif que leur apportait la population génoise. Là encore, les médias parlèrent de " prurit passager ". Et le " beau " monde fut anéanti quand, un an plus tard, cinq cent mille jeunes Espagnols manifestèrent à Barcelone contre la

mondialisation capitaliste et firent annuler une réunion de la Banque mondiale dans la même ville. Les médias déplorèrent mondialement à cette occasion, les attaques de banques, les voitures incendiées et les magasins pillés à Barcelone, jusqu'à ce qu'une télévision soit contrainte, parce que les images circulaient déjà sur Internet, de montrer des policiers espagnols déguisés en pilleurs et saccageurs sortir d'une camionnette de la police espagnole... ce que les médias turent consciencieusement.

Il y a quarante ans éclatait une révolte paysanne à Naxalbari, un village du nord-est de l'Inde. Depuis, cette révolte, devenue rapidement " communiste ", s'est considérablement étendue et contrôle actuellement un gros tiers du territoire indien (dont une région cinq fois plus grande que la Belgique à proximité de New Delhi). Dans les territoires qu'ils contrôlent, et où l'armée indienne ose rarement s'aventurer, les Naxalistes, comme on les appelle désormais, répandent l'enseignement gratuit et universel, les soins de santé gratuits et, entre autres " horreurs communistes ", le partage équitable de la terre. Quarante ans de silence médiatique presque total en Occident. L'Inde doit rester " la plus grande démocratie du monde ", l'icône phare des pays capitalistes émergents. Il n'est pas question de répandre le bruit qu'une révolution communiste rurale remporte de constants succès dans un pays " exemplaire " possédant de surcroît l'arme atomique. Pas question d'expliquer que ce bouleversement atteint de si grands espaces géographiques dans ce sous-continent¹.

Pas question de dire " c'est possible parce que ça existe " à ceux qui pourraient rêver. Il faut impérativement empêcher de rêver. Il faut interdire le rêve et l'espoir. Il faut mater les révoltes, les soulèvements et les émotions par le silence.

Mais il y a bien de l'émotion dans les têtes. Des émotions dont ne parlent pas les médias dominants. Une vague d'émotions qu'ignorent les dirigeants, perdus qu'ils sont dans les hauteurs de leurs avions, de leurs penthouses, de leurs réunions plénières au dernier étage des sièges somptueux de leurs entreprises, si loin des rues, dans leur certitude que rien ne changera et qu'à la moindre velléité de contestation ou de révolte ils feront avec succès ce qu'ils ont toujours fait : faire donner leur police ou leur armée. Mais, malheur pour eux, l'information leur a échappé. Ils ne peuvent plus mentir par omission et cacher. Ils ne peuvent plus nous faire croire que nous n'avons que " vas te faire... ! " aux lèvres. Ils ne peuvent plus empêcher les rêves de s'échanger et de se partager.

Gérard de SELYS

1 : Vanessa Dognac, journaliste " envoyée spéciale " du quotidien belge Le soir, qui a côtoyé des rebelles naxalistes dans les forêts indiennes rompt le silence sur trois pages du journal le 24 octobre 2010. Bravo. Remarquable. Courageux. Mais elle écrit une petite phrase qui laisse songeur : " cette guérilla est l'une des plus secrètes au monde. " Mais non, elle n'est pas secrète. Il n'est pas bien vu d'en parler. Moins encore d'y envoyer des journalistes. Cette " guérilla " qui n'en est plus parce qu'elle est révolution depuis tant d'années, ne se cache pas, au contraire. J'ai rencontré un de ses cadres à Bruxelles il y a dix ans. Il m'a expliqué le silence des médias indiens. Je lui ai expliqué le silence des médias européens. Empêcher toute contagion, enterrer tout espoir. Exercice que l'on sait vain depuis longtemps.

Articulations

Mots croisés

*Lorsque les mots perdent leur sens,
les gens perdent leur liberté.
Confucius*

Avant l'époque moderne et depuis l'antiquité, les révoltes urbaines et jacqueries paysannes étaient confinées dans des territoires en général trop exigus pour se répandre sur un grand espace et leur répression ou écrasement était assez aisé. Depuis l'instauration des Etats-nations au seizième et dix-septième siècles et la pratique des guerres de religion, les révoltes se muèrent en révolutions nationales et leur répression devint plus ardue leur assurant parfois le succès. Nous ne sommes plus dans un contexte d'Etats-nations mais entrons dans une ère de mondialisation économique (et politique). Une révolution nationale a donc de moins en moins de chance d'aboutir. Les armées nationales, par exemple, n'ont plus tant pour mission de défendre les frontières nationales et de réprimer les "émotions" populaires dans leur propre pays que celle d'intervenir rapidement à l'autre bout du monde (on les nomme d'ailleurs "forces d'intervention rapides") pour réprimer les éventuels soulèvements contre le gouvernement du commerce mondial (on parle alors d'interventions humanitaires au nom "d'intérêts vitaux"). Les concepts de démocratie et de droits des peuples et des hommes ayant une fâcheuse tendance à se répandre, il devient plus difficile de réprimer comme on le faisait. La classe dominante, les possédants, ont du développer d'autres stratégies que le massacre pour éviter les soulèvements ou les réprimer.

De la répression par les armes à la prévention par les mots

Alexandre Brierre de Boismont, honorable médecin français, écrivait des révolutionnaires, en 1871, juste après la Commune de Paris : "ces sectaires qui veulent détruire la société" et qui "ont sur la famille, la propriété, l'individualité, la liberté, l'intelligence, la constitution de nos sociétés des idées tellement en opposition avec la nature que la folie seule peut expliquer¹". Les grands mots sont lâchés : nature et folie.

Fin 1859, un certain Charles Darwin publia "L'Origine des Espèces au moyen de la Sélection Naturelle", livre qui obtint immédiatement un énorme succès. Darwin y expliquait comment les espèces animales et végétales doivent s'adapter à leur environnement sous peine de disparaître. Le concept de "sélection naturelle" fut immédiatement détourné et monopolisé par la classe dominante, trop heureuse de pouvoir justifier scientifiquement que certains hommes sont supérieurs à d'autres et que ces autres, les inférieurs, c'est normal, c'est la sélection naturelle, doivent disparaître (ce qui était absurde dans la mesure où l'on savait déjà que c'était le travail harassant de ces "inférieurs" qui enrichissait les hommes

"supérieurs" lesquels n'auraient pas existé longtemps sans l'exploitation des "inférieurs" etc...). Jamais, auparavant, la classe supérieure, dominante, possédante, n'avait usé de la science pour justifier sa position et ses exactions. La religion l'avait fait pendant des siècles ("souffrez sur terre pauvres hères, vous gagnerez le paradis qui sera fermé aux riches" et blablabla) mais les philosophes l'avaient affaiblie. Il était impératif dès lors de se tourner vers la science quitte à la détourner. Le dévoiement des travaux de Darwin se poursuit encore aujourd'hui. Des pseudo scientifiques tentent toujours d'expliquer que la "nature" humaine est de se battre entre forts (les possédants) et faibles (les non possédants) et que c'est on ne peut plus naturel, donc dans l'ordre des choses et que l'ordre des choses de la nature veut que les forts l'emportent sur les faibles. On appelle cela le "darwinisme social". Donc, comme il est "naturel" qu'il y ait des riches et des pauvres, c'est "folie" de s'y opposer. Personne n'aime être taxé de fou. Ce détournement scandaleux de la science va jusqu'à qualifier les mouvements sociaux de "schizophrènes", "enfiévrés", "malades", "délires" et même "autistes". Ne lit-on pas dans les journaux aujourd'hui qu'il faut faire tomber la "fièvre sociale", qu'il faut appliquer une "cure d'amaigrissement" au budget du chômage, qu'il faut "éviter la contagion" de la grève d'une usine à l'autre ? Personne n'aime être malade.

Par opposition, mais cela n'a rien de paradoxal, les mêmes médias aseptisent leur vocabulaire. Ils euphémisent le monde : sans-abri devient SDF, pauvreté devient endettement, aveugle devient mal voyant, bombardement devient frappe chirurgicale, les civils tués dans ces bombardements sont des dégâts collatéraux, les guerres sont des interventions humanitaires, le marché aux esclaves devient le marché de l'emploi, les grèves des mouvements ou mécontentements sociaux, etc.

Donc, deux procédés : l'édulcoration et la scientification de la langue. Nous sommes devenus des choses fragiles et souffreteuses à qui il ne faut point infliger de chocs psychologiques. Les mots durs et violents sont réservés aux sports et à la bouche haineuse de certains hommes politiques. Le résultat escompté est que nous ne supportons plus d'être "hors normes", voire "malades" et que nous rejetons les excès, les extrêmes que sont les grèves, mouvements et autres conflits sociaux. Nous n'avons plus qu'à nous terroriser chez nous, bien au chaud devant notre télé sédative, à attendre que ça passe.

Réchauffement climatique, risque de conflit nucléaire, appauvrissement général, faim dans le monde, augmentation du chômage, fossé

Articulations



croissant entre riches et pauvres, autant de " phénomènes naturels ", " Darwin l'a dit ", soit ! Mais faire le gros dos, cela ne marche pas fort. Oui, pendant quelques années, quelques dizaines d'années peut-être, mais les " endormis " finissent par s'éveiller.

De la prévention à la répression par les mots

Les mots sont des armes. C'est parce qu'ils le savent mieux que d'autres que les possédants les utilisent comme on l'a vu plus haut pour stigmatiser, endormir ou vendre...

Vendre ? Oui, chacun connaît la publicité et l'importance que revêtent pour elles les mots bien choisis. D'innombrables études psychologiques ont montré l'impact des mots. C'est pourquoi la classe dominante s'est emparée de ces études et les utilise abondamment. Pour faire passer des concepts inacceptables, pour faire accepter des idées dangereuses et pour stigmatiser ceux qui refusent ses ordres. Ce que l'on ignore, généralement, c'est que des fortunes colossales sont dépensées à ces fins.

Le budget communication de la Maison blanche seule atteint le budget annuel de la plus importante télévision du monde. Les grands organismes tels que la Banque mondiale, le Fonds monétaire international et la Commission européenne paient des fortunes à des agences de communication spécialisées pour vendre les salades les plus indigestes au public. Ainsi, la Banque mondiale a inventé le concept de " développement durable ", faisant acter par là que le développement (des bénéfices d'une entreprise) reste souhaitable. La Commission européenne a payé cher les sigles Esprit, Erasmé, Leonardo et autres Tic (technologies de l'information et des communications) financées par l'impôt des Européens pour développer plus rapidement les technologies productrices de chômage.

Mais, et Joseph Goebbels, ministre de la Propagande d'Hitler l'avait bien compris, les mots peuvent aussi punir, écarter, condamner. Ainsi, les résistants à l'occupation nazie étaient tous des " terroristes ". Le sens commun du mot terroriste étant lié à une violence aveugle frappant en général des civils innocents, le terroriste était rejeté par la population des pays occupés. Résultat : les résistants, souvent dénoncés par de gentils civils craignant un bain de sang, étaient fusillés après avoir été longuement et atrocement torturés. La force des mots !

Quelques mots qui condamnent aujourd'hui : voyous, drogués, jeunes, immigrés, isolés, autonomes, en marge, sans papiers, délinquants, extrémistes, demandeurs d'asile, gauchistes, casseurs, ter-

roristes (bien sûr), marginal, réfugiés, asocial, etc... Le problème étant que si Goebbels fabriquait son lexique en temps de guerre et pour une dictature, les mots stigmatisants utilisés aujourd'hui le sont quotidiennement par les médias dominants et en temps de paix. L'usage permanent de ce lexique (parfois renouvelé ou complété) instille dans les esprits la présence d'ennemis menaçants, sournois et omniprésents. Il faut donc être sur ses gardes et, le cas échéant, dénoncer, rejeter, accepter ou encourager la mise au ban de la société ou le bannissement de l'ennemi. Et, si l'on est cet ennemi, se cacher, se dissimuler, ruser ou avoir un sacré moral pour tenir bon, rester ouvertement ce qu'on est et professer librement ses opinions. Ainsi sont jugés aujourd'hui pour crimes de guerre ou crimes contre l'humanité des gens qui, il n'y a pas si longtemps, auraient été unanimement applaudis pour leurs actions et à qui, d'aventure, il aurait été décerné le prix Nobel de la paix.

De la résistance aux mots à la guerre des mots

Comment résister à ces armes langagières diverses et puissantes ? C'est un apprentissage. Un apprentissage solitaire (être attentif en permanence, réfléchir, se demander pourquoi l'usage d'un tel mot) et en groupe (en parler systématiquement). Il faut débusquer les mots et les concepts dangereux, ceux qui manipulent. Et il faut répliquer, dénoncer la manipulation et oser répondre. Pendant longtemps, celui qui employait le mot " capitaliste " était soupçonné ou accusé de communisme. On inventa alors pudiquement " économie de marché ". Puis vint la crise boursière et financière de 2008. Tout le monde se mit à parler de capitalisme. Tout s'est passé comme si le système (capitaliste) retournait à ses sources. La dangerosité d'un mot varie selon le temps. Les juifs qui combattaient les britanniques en Palestine avant la création de l'Etat hébreu se qualifiaient eux-mêmes et avec fierté de " terroristes ". Aujourd'hui, le même mot dans les mêmes bouches désigne les résistants palestiniens.

Il est difficile de tenir tête à la malveillance ou à l'opprobre qui s'expriment par des mots. Il ne faut pas y prêter importance, ni individuellement, ni en groupe, parce qu'elles vieillissent plus vite que vous et qu'elles se retournent souvent contre ceux qui les utilisent.

Quant à vous, utilisez les mots dans leur véritable sens, avec tout le tranchant de leur sens premier. Fuyez les euphémismes, les analogies et les synonymes édulcorés.

Des milliards de mots sont imprimés chaque jour dans les journaux. Infiniment plus de mots sont échangés chaque jour entre les hommes.

Yves YSELS

Articulations

La fin de l'histoire

*Seule l'histoire n'a pas de fin.
Charles Baudelaire.*

En 1989, un économiste américain publiait un article qui fit grand bruit¹. Il y affirmait qu'après la chute du Mur de Berlin, la " fin du communisme " et la " fin de la guerre froide ", l'humanité connaissait " la fin de l'histoire ", étant entrée, qu'elle était désormais, dans le monde parfait et merveilleusement abouti de "la démocratie de marché ", le monde parfait et merveilleux du capitalisme, système humain le plus harmonieux et accompli.

Après quelques centaines de milliers d'années d'existence, l'homo sapiens (notre espèce) passe du statut de chasseur-cueilleur nomade à celui d'agriculteur sédentaire. C'était il y a à peine douze mille ans. L'agriculture fit découvrir à l'espèce humaine le processus d'accumulation. Greniers à grains et cheptels animaux, qui n'existaient pas auparavant, permirent à certains de posséder plus que d'autres, d'accumuler donc une richesse qui leur permettait de dominer leurs semblables (nous le verrons, toutes les cultures humaines sédentaires n'ont pas suivi ce processus). Dominant leurs semblables, ils forcèrent ceux-ci à travailler pour eux. L'invention de " l'exploitation de l'homme par l'homme " est donc très récente. D'abord préhistorique (pas de traces écrites, pas de témoignages volontaires) mais essentiellement postérieure à l'invention de l'agriculture, l'exploitation de l'homme par l'homme est entrée dans l'Histoire (écrite par des chroniqueurs ou autres scribes) en même temps que l'Histoire (l'écriture, les témoignages, les traces écrites). L'Histoire, donc les " historiens ", ceux qui écrivaient l'Histoire à ses débuts, n'ont rien connu d'autre que l'exploitation de l'homme par l'homme et leur histoire est l'histoire de cette exploitation. Depuis environ cinq mille ans, les témoignages et chroniques humaines ne relatent que l'histoire mouvementée de l'exploitation de l'homme par l'homme, ses " produits dérivés " étant les guerres, les conquêtes, l'esclavagisme, le pillage, les massacres et autres joyeusetés attribuées improprement à l'espèce humaine comme étant constitutive de ses gènes (ce que l'on appelait " instinct " avant la découverte de la génétique). Nous naîtrions avec des gènes nous conditionnant irrévocablement à exploiter notre prochain... ou à subir l'exploitation que celui-ci exerce sur nous.

Imaginons que l'Histoire soit aussi ancienne que l'Humanité et qu'elle ait été répandue sur tout le globe habité. Nous apprendrions comment, il y a 195.000 ans, quelques centaines d'homo sapiens en voie de disparition à cause de la grande glaciation se sont réfugiés sur les côtes de l'actuelle Afrique du sud et se sont entraidés pendant 70.000 ans à ramasser les coquillages et déterrer les fymbos (géophytes, tubercules), ce qui a permis à l'espèce de survivre et à nous d'exister.

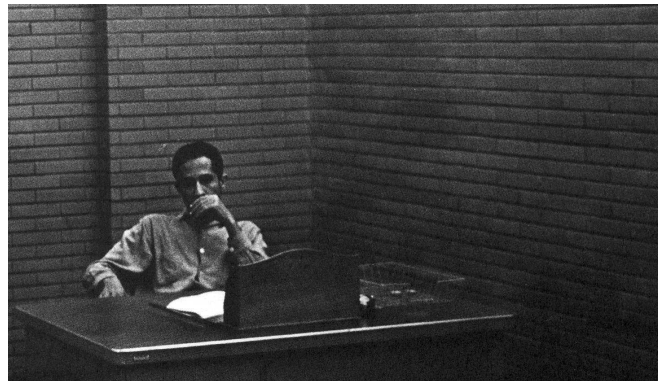


Articulations

Nous apprendrions les grandes transhumances, les interminables migrations et les longs voyages entrepris par les groupes humains, s'adaptant tant bien que mal, se croisant sans conflit, changeant progressivement de couleur de peau, de physionomie et de langage. Nous apprendrions comment ils façonnèrent des cultures, découvrirent les vertus et les dangers des plantes, élaborèrent des habitats, creusèrent l'âme humaine et, la trouvant sans doute fort compliquée, cherchèrent à la soulager à l'aide de règles, de coutumes et de traditions.

Nous découvririons avec stupéfaction qu'ils connaissaient parfaitement l'agressivité animale dont est pourvu le mammifère homme et apprirent souvent, non seulement pour survivre mais parce que la vie peut être plus belle comme cela, à s'entraider plutôt qu'à se combattre. Nous apprendrions avec horreur, c'est le cas des Arawaks de l'île d'Hispaniola (actuelle Haïti) après le débarquement de Christophe Colomb, que certains n'opposèrent aucune résistance à leurs assassins parce qu'ils ignoraient à ce point la violence et l'assassinat, qu'ils regardaient leurs tortionnaires les tuer avec de grands yeux naïfs et les bras ballants.

Nos livres d'histoire ne racontent pas l'histoire de l'humanité. Ils racontent la période à partir de laquelle une partie de l'humanité s'est déchirée et s'est employée à déchirer l'autre partie. Et le malheur veut que, forts de cette histoire tronquée, incomplète et dérisoire, de grands " penseurs " d'aujourd'hui osent encore affirmer que " l'homme n'est qu'un loup pour l'homme " et que " la lutte pour la vie " est le fondement de son comportement et la condition nécessaire à sa survie. Ils en prennent pour preuve l'Histoire, ignorant ou cachant délibérément que l'Histoire ne raconte qu'un tout petit morceau de l'histoire des hommes et certainement la plus pénible. Projetant les cinq mille dernières années dans la nuit des temps, ils ne peuvent ou ne veulent concevoir que cette nuit des temps fut différente de l'ère présente. C'est de l'escroquerie, une tromperie intellectuelle majeure. Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre que l'agriculture entraînant l'accumulation des richesses, celle-ci entraînerait l'exploitation de l'homme par l'homme. Comme l'Histoire (combien incomplète, on l'a vu) est finie, terminée, arrivée à son aboutissement, l'humanité est, dans leur esprit, condamnée à vivre de nouveaux siècles ou millénaires damnés. Ils ont photographié à la loupe une minuscule période de l'histoire humaine, l'opposition entre capitalisme et socialisme (ou communisme disent-ils pour faire peur) et, décrétant le communisme effondré, ils déchirent la photo et décident de la victoire éternelle d'un des protagonistes, le capitalisme.



Mais il ne s'agit pas d'affrontement entre deux systèmes économiques et sociaux récents (deux siècles d'existence à peine pour le capitalisme industriel, un peu plus d'un siècle pour le socialisme). Il s'agit plus fondamentalement du système de l'exploitation d'hommes par d'autres hommes, système produit par l'instauration puis la généralisation de l'agriculture. L'humanité a une histoire bien plus ancienne. Au cours de cette histoire, elle a vécu autrement qu'aujourd'hui. Elle a même vécu cette histoire ancienne jusqu'aujourd'hui (Indiens d'Amazonie) ou jusque récemment (cultures amérindiennes jusqu'à l'invasion des continents américains au XVe siècle). Ceux qui mettent délibérément fin à un ridicule morceau d'histoire pour décréter qu'elle n'a plus qu'à se poursuivre telle quelle sont des escrocs. Des escrocs qui occupent encore trop le devant de la scène.

Pendant que le discoureur est grotesquement seul sur scène, les profondes coulisses s'agitent dans l'ombre.

Jules BEHR

1 : La fin de l'histoire ? Revue américaine : National Interest. Traduction intégrale en Français : Revue Commentaire, N° 47, Automne 1989.

Articulations

Révoltes, soulèvements, émotions, commotions et révolutions dans l'histoire de l'humanité

Ce tableau ne reprend que les mouvements populaires relatés par les chroniqueurs et historiens. Il ne fait donc état ni des très nombreux soulèvements non rapportés, ni des continents africain, océanien et américain avant la colonisation, ni des mouvements ou guerres de libération coloniales.

-419 : révolte d'esclaves à Rome ; -413 : révolte des esclaves des Mines du Laurion en Grèce ; -281 : grève d'ouvriers en Égypte (1ère grève connue de l'histoire) ; -258 : soulèvement de 7000 esclaves contre Rome ; -240 à -238 : révolte de mercenaires carthaginois ; -198 : révolte d'esclaves dans le Latium et l'Etrurie ; -193 : révolte des paysans juifs contre Jérusalem et la Syrie ; -185 : révolte d'esclaves en Apulie ; -181 à -133 : soulèvement espagnol contre Rome ; -167 : soulèvement des ouvriers paysans juifs et conquête de Jérusalem ; -166 à -132 : soulèvement des esclaves, ouvriers agricoles et prolétaires urbains en Sicile ; -136 à -129 : révolte d'esclaves en Sicile et Grèce ; -74 : révolte d'esclaves en Italie méridionale ; -71 à -72 : soulèvement d'esclaves (Spartacus) dans toute l'Italie ; -7 : révolte des Frisons contre Rome, +21 : révolte des Trévires et Eduens contre Rome ; +71 à +84 : guérilla des peuples britanniques contre les légions romaines ; +344 à +347 : révolte des esclaves et ouvriers agricoles en Afrique du nord ; +376 : révolte des Wisigoths contre Rome ; +412 à +444 : révolte des ouvriers agricoles gaulois contre Rome ; +470 à 531 : révolution collectiviste contre le roi de Perse ; +532 : révolte "Nika" contre Justinien ; +539 : révolte populaire des Francs contre une augmentation des impôts ; +617 : Chine : la tyrannie de Yang Ti est renversée par une révolte populaire ; +683 : soulèvement des Berbères contre la domination arabe ; +684 à 690 : premier grand soulèvement d'esclaves et d'ouvriers agricoles arabes ; +690 : soulèvement des Lombards contre la catholicisation ; +703 : révolte Berbère contre les Arabes ; +740 à 742 : révolte berbère en Espagne arabe ; +744 : révolte contre les arabes en Syrie et en Mésopotamie ; +756 : révolte populaire contre l'Empereur en Chine ; +757 : soulèvement victorieux des Berbères contre la domination arabe ; +764 : échec d'une révolte générale en Chine ; +775 à 777 : soulèvement d'un mouvement communiste antireligieux en Arabie ; +812 : révolte slave dans la région de la Havel ; +822 à 883 : Ibn Mahomet, chef révolutionnaire arabe, réclame la suppression des barrières de classe et l'égalité de tous les hommes (sans égard à la couleur de leur peau) et fonde au coeur de l'Empire Arabe un état communiste ; +839 : soulèvement irlandais contre les Normands ; +841 : révolte des paysans et des serfs contre leurs maîtres en Saxe ; +860 : révolte des slaves russes contre les Normands ; +861 : révolte paysanne en Chine ; +864 : révolte collectiviste dans le Golfe persique, en Asie Antérieure, en Afrique du Nord et en Arabie ; +869 : révolte communiste d'esclaves à Bassorah (Irak-Mésopotamie) ; +874 : soulèvement collectiviste des paysans en Chine ; +899 : révolution communiste en Mésopotamie, en Arabie Orientale en Syrie en Inde ; +945 : révolte slave contre les Russes ; +948 : révolte populaire contre la noblesse corrompue

Articulations



de Rome ; +955 : révolte de serfs dans le Mecklembourg (Allemagne) ; +976 : soulèvement bavarois contre Othon II ; +980 : soulèvement romain contre la domination allemande ; +983 : révolte de serfs dans le Brandebourg (Allemagne) ; +996 : soulèvement à Rome contre la domination allemande ; +997 : insurrection de paysans normands ; +997 : soulèvement paysan allemand ; +998 : nouveau soulèvement de Rome contre la domination allemande ; +1030 : soulèvement de réformateurs religieux collectivistes en Italie du Nord ; +1059 : soulèvement populaire contre la noblesse et le clergé à Milan ; +1068 : soulèvement populaire russe contre le prince de Kiev ; +1073 : révolte paysanne en Saxe ; +1099 : révolution communale à Beauvais ; +1112 : révolte des bourgeois de Laon ; +1113 : révolte de Kiev (Russie) ; +1123 : révolte des peuples de l'Empire Mongol ; +1125 : révolte cathare à Orvieto ; +1357 : soulèvement de Paris ; +1381 : soulèvement paysan en Grande-Bretagne ; +1382 : soulèvement contre l'oppression fiscale en France ; +1419 : soulèvement de la Bohême ; +1520 : révolte urbaine en Allemagne et en Espagne ; +1540 : soulèvement et grèves de Gand (Belgique) ; +1567 à 1672 : vingt-trois soulèvements contre les Espagnols aux Philippines ; +1595 : révolte paysanne (Croquants) en France ; +1637- 1639 : révolte paysanne en France (Nu-pieds en Normandie, Croquants en Périgord) ; +1640, 1660, +1688 : révolutions en Angleterre ; +1648-1653 : tentatives de révolution (La Fronde) en France ; +1662 révolte du Boulonnais ; +1670 : révolte du Vivarais ; +1675 : révolte de Bordeaux ; XVIIIe siècle : série ininterrompue d'émeutes de la faim en Suisse ; +1789 : révolution française ; +1830 : révolutions en France et en Belgique ; +1848 : révolution populaire européenne (sauf en Grande-Bretagne et en Belgique) après le 1er crash boursier de l'histoire ; +1871 : Commune de Paris ; +1899 : révolte des Philippins contre les Américains ; +1899-1901 : révolte des Boxers en Chine ; +1910 : révolution mexicaine ; +1917 : révolution bolchevique (Russie) ; +1949 : victoire de la révolution chinoise ; +1950 : " affaire royale " en Belgique ; décembre 1960 - janvier 1961 : grève insurrectionnelle en Belgique ; +1967 : début de la révolution naxaliste (communiste) en Inde ; +1968 : révolte des étudiants (France, Mexique, Etats-Unis) ; +1994 : soulèvement du Chiapas (Mexique), +1996 : insurrection communiste au Népal ; +1999 : manifestations anti-OMC de Seattle (70.000 manifestants pendant 4 jours) ; +2001 : manifestations anti-G8 de Gênes (300.000 manifestants pendant deux jours) ; +2002 : manifestation anti-mondialisation capitaliste à Barcelone (500.000 manifestants) ; +2005 : les Naxalistes contrôlent un tiers du territoire indien ; +2006 : grève générale au Népal ; +2007 : proclamation d'une république démocratique et fédérale au Népal ; +2009-2010 : manifestations contre l'austérité en Grèce, en Espagne et en France (des dizaines de millions de manifestants).

Dossier réalisé par Gérard de SELYS
Conception graphique et mise en page : Anouk GRANDJEAN
Impression : Imp. Delferrière NIVELLES - Tiré à 14.600 ex.
Editeur responsable : Serge NOEL rue de Charleroi, 47 - 1400 NIVELLES

Illustrations : R. LANNOY, J. CHARBONNIER, M. DESJARDINS, B. BARBEY
J. MOHR, E. VITTORINI, M. RIBOUD, G. RODGER, D. VITTET,
C. NOWOTNY, A. DORKA, L. FREED